

invoque la mémoire de sa bienfaitrice; elle dit adieu de la manière la plus touchante aux lieux, aux personnes qui avoient vu élever son enfance. Tous les Domestiques étoient en larmes; mais rien ne put fléchir le barbare. Il fit mettre Pauline dans la voiture; & ils partirent pour Paris. Jus-
 qu'il ne répéta point tous les discours qu'il lui tint dans la route, pour tenter de la séduire. Il me suffit de dire que tous ses discours furent vains, & qu'il remit Pauline dans l'Hôtel garni de la rue de Richelieu. Là, tout étoit bien changé depuis deux ans. Ses anciens hôtes avoient été remplacés par des héritiers, qui ne connoissoient que par tradition l'aventure de Pauline, & qui lui donnèrent une chambre comme son à une étrangère dont ils se mémoient un peu. Elle s'y renferma toujours seule, gémissante, & ne sachant que devenir avec un petit paquet de hardes & une vingtaine d'écus dans sa bourse.

Pauline ignoroit que des milliers de femmes arrivent à Paris, avec moins de beauté, moins de talens, & moins de fortune qu'elle, & que ces femmes y mènent bientôt une vie splendide; elle ignoroit combien une jolie personne peut trouver de ressources dans cette ville corruptrice; mais quand elle l'auroit su, elle n'en auroit pas été plus contente.

Il y avoit presque une semaine entière que la pauvre Pauline se désespéroit dans son

Hôtel, lorsqu'on y vit descendre d'une magnifique berline une Dame assez âgée. Ses gens répandirent dans la maison, que leur Maîtresse venoit de Flandres; & elle-même demanda, un ou deux jours après son arrivée, si ce n'étoit pas par hasard l'endroit où avoit autrefois logé Madame Vindrel? A la réponse qu'on lui fit, on crut qu'elle se pâmeroit de joie; & lorsqu'elle fut que Pauline étoit dans l'Hôtel, elle courut elle-même à sa chambre; & lui s'ant au cou, en l'appelant sa chère nièce. — « Voilà, » disoit-elle, « voilà le vrai portrait de mon frère! Pauvre frère! il mourra de plaisir en revoyant sa fille! — Pauline crut d'abord que c'étoit un songe: mais les vifs embrassemens de la Dame la rassurèrent, & la pauvre enfant lui rendit tendresse pour tendresse.

Au bout de deux ou trois jours, la Dame raconta à Pauline qu'elle avoit écrit à son frère pour l'engager à venir joindre sa fille retrouvée; & qu'en attendant elle alloit louer une maison, où elles demoureroient ensemble, parce qu'elles passeroient l'hiver à Paris. En effet, la maison fut bien vue & agréée; & la nouvelle tante & la nièce s'y établirent.

Là, elles vécurent d'abord d'une manière assez retirée; mais bientôt elles reçurent la visite de plusieurs personnes de haute qualité. Madame Rouart, car c'est ainsi que se nommoit la tante, Madame

Rouart avoua à Pauline qu'elles étoient elles-mêmes d'une grande Maison, & que sa chère nièce devoit prétendre à un mariage très-avantageux. Elle n'étoit plus occupée que de cette enfant; elle vouloit la doter de tout son bien; elle lui faisoit sans cesse cadeau de quelque parure nouvelle; elle la conduisoit aux Spectacles, aux Bals, aux Promenades, par tout où elle croyoit que Pauline s'amuseroit.

Parmi les aspirans au cœur de Pauline, étoit un jeune homme nommé M. de Vaulamon, qui l'ayant vue à l'Opéra, en étoit devenu éperdument amoureux. Il se fit présenter chez Madame Rouart: bientôt après il déclara sa passion, & il eut le plaisir d'entendre l'ingénue Pauline lui avouer qu'elle n'y étoit pas insensible. Mais en même temps elle confessa tout à Madame Rouart. Madame Rouart étoit bonne, généreuse, approuvant tout ce qui plaisoit à sa nièce, & elle fut enchantée de cet aveu. Elle assura même que son frère ne manqueroit pas d'y donner les mains, & que les deux Amans pouvoient d'avance se regarder comme époux.

J'ai oublié de dire que Madame Rouart, distraite par ses affaires, avoit laissé quelquefois Pauline en tête-à-tête avec des Messieurs qui lui rendoient visites; que ces Messieurs avoient offert très-respectueusement à la jeune personne, leur main de des paires de bourses d'or, & qu'elle en avoit été

si indignée, que Madame Rouart s'étoit vu forcée de fermer sa porte à plusieurs de ces galans.

Mais le jeune Vaulamon se conduisit toujours plus déceimment; & Pauline avoit d'autant plus de confiance en lui, qu'il se monroit plus timide. Un soir les deux Dames allèrent souper chez une parente de Madame Rouart. Vaulamon les accompagna. Il y avoit cinq ou six femmes, & autant d'hommes. Le souper fut très-gai; on but du Champagne; mais quoique Pauline eût été très-moderée, la tête lui tourna; elle eût besoin de prendre du repos; elle se jeta alors sur un canapé, tenant sa main dans celle de Vaulamon, & elle s'endormit profondément.

Pendant la nuit, des songes extraordinaires l'enchantèrent & la tourmentèrent tour à tour. Mais le matin, en se réveillant, elle fut bien plus étonnée de le trouver chez sa tante, & dans le même lit où elle avoit coutume de coucher. Elle se rappeloit fort bien qu'elle s'étoit endormie sur un canapé; mais elle ne se rappeloit pas qu'elle eût été emportée chez elle & déshabillée. Croyant que c'étoit encore un nouveau rêve, elle s'élança & court, pieds nus & en chemise, ouvrir les rideaux & les volets de ses fenêtres; mais en s'en retournant, elle apperçoit sur le canapé son époux prétendu, Vaulamon,

qui la contemple d'un air triste & confus. Alors elle se rappelle tout.

Dans cet instant, la malheureuse Pauline n'ayant pas la force de prononcer une seule parole, tomboit presque morte sur le parquet, lorsque Vaulamou la retint & la remit sur son lit. Avec le secours des sels & des eaux spiritueuses, il la rendit à la vie; & quand elle ouvrit les yeux, elle le vit à genoux auprès d'elle tenant encore sa main qu'il baignoit de pleurs. Mais elle la retira avec indignation. Il voulut parler. Elle détourna la tête; elle refusa long-temps de l'écouter. Cependant le nom d'épouse qu'il lui donnoit, toutes les expressions du repentir, le désir de le voir réparer son malheur, touchèrent enfin un peu la pauvre Pauline. Elle laissa entrevoir au jeune homme l'espérance d'un pardon. Soudain il sortit; & il alloit accabler Madame Rouart de reproches, lorsqu'il trouva son père avec elle. — Son père? — Oui, Monsieur de Ferlang lui-même; car Vaulamou étoit le jeune homme destiné à Pauline depuis long-temps, & auquel on faisoit porter un nom de Terre qu'elle ignoroit. S'il étoit venu chez Madame Rouart, c'est parce que cette femme ayant apperçu que Pauline le remarquoit beaucoup au Spectacle, l'avoit fait inviter par un de ces Aventuriers déguisés, qui, sous des titres imposans, infestent Paris, & trouvent le moyen de se lier avec tous ceux dont ils croient pouvoir faire des dupes.

Monsieur de Ferling & son fils furent également étonnés de se rencontrer dans cette maison; car ils y venoient à l'inscu l'un de l'autre: mais ils dissimulèrent également. Après que Vauban s'en fut allé, & que M. de Ferling eut appris que c'étoit le jeune homme qu'on avoit laissé gagner le cœur de Pauline, pour qu'elle pût ensuite se conformer à tous les projets de Madame Rouart, il sortit en maudissant la vieille Furie & il fit, dès le jour même, partir son fils pour son Régiment.

Mais qu'étoit donc Madame Rouart? Ce qu'elle étoit? Une de ces femmes infernales, qui ne sont malheureusement que trop communes à Paris; une de ces femmes qui, dans le déclin de l'âge, cherchent sans cesse à corrompre la jeunesse & l'innocence pour la livrer à la débauche & à l'infamie; une de ces femmes qui trafiquent effrontément des appas de quelques victimes insensées qui les écoutent; une de ces femmes enfin qui deviennent l'opprobre de leur sexe & le scandale de la vertu.

Le jour que Madame Rouart avoit feint d'arriver de Flandres dans l'Hôtel garni de la rue de Richelieu, elle étoit partie le matin de la rue Sainte-Anne, & n'avoit fait que le tour du Bureau de la poste de Saint-Denis. Quand elle feignoit de mener souper Pauline chez des parentes ou des amies, elle lui faisoit faire une petite course en voiture, & la reconduisoit dans sa propre

maison & dans des appartemens reculés, où elle étoit reçue par d'autres filles dévouées à ses ordres, & qui se cachotent pendant le jour. C'étoit enfin M. de Ferlang qui avoit déchainé contre Pauline la détestable Rouart.

Cependant Pauline ne voyant point revenir Vulamon, avoua son malheur à sa prétendue tante, qui garda encore son masque d'hypocrisie, pour achever d'égarer la jeune personne. Elle pleura avec elle; ensuite elle la consola; & elle finit si bien par la séduire, qu'au bout de quelques mois elle l'eut entièrement asservie à ses coupables volontés. Malgré cela, Pauline conservoit une secrète tristesse, & la vertu étoit toujours au fond de son cœur.

Il y avoit à peu près six mois qu'elle s'étoit livrée à l'égarément, lorsqu'en se promenant un soir au Palais Royal, elle se sentit toucher sur le bras. Elle tourne la tête, & voit Vulamon. Je laisse à penser de quel étonnement ils parurent saisis l'un & l'autre. Leur explication fut rapide; & le jeune homme apprenant qu'elle étoit toujours chez Madamie Rouart, lui proposa d'abandonner cette détestable maison, & de le suivre. — Ah! je ne suis plus digne de vous, lui répondit Pauline! — Que dites-vous, s'écria Vulamon? — C'est moi qui ai commencé à vous perdre; mais on m'avoit trompé! Oublions tout; ne vivez que pour moi, comme

» Je ne vivrai que pour vous ». — Pauline y consentit enfin : elle crut que Vaulamont pourroit la rendre à une vie plus honnête ; & ces deux Amans auroient été heureux, s'il y avoit de vrai bonheur sans la vertu.

Cette réconciliation avoit eu lieu depuis quelques jours, quand la Rouart, furieuse de la perte de Pauline, en avertit M. de Ferlang. Alors celui-ci, qui conservoit toujours un grand dépit de s'être vu constamment rebutter, obtint un ordre du Ministre & fit renfermer son fils. Pauline en fut désolée ; mais ne voyant aucun moyen facile de délivrer son amant, & réfléchissant qu'elle-même ne pouvoit plus être que malheureuse & avilie, elle écrivit ces mots à M. de Ferlang. » — Rendez la liberté à votre fils, » Monsieur : il doit désormais trouver grâce » devant vous, puisqu'au moment que vous » recevrez cette lettre, l'infortunée qui le » fait paroître criminel à vos yeux, n'exis- » tera plus ». — M. de Ferlang crut d'abord que c'étoit un piège ; mais il apprit bientôt avec horreur que la malheureuse Pauline venoit de mourir empoisonnée.

Vaulamont en fut inconsolable. Son père, également affligé, l'amena à Rouen pour tâcher de le distraire. Il y avoit à peu près un mois qu'ils y étoient, lorsqu'un Etranger se présenta chez eux. Après avoir pris d'inutiles informations dans la rue de Richelieu, cet homme venoit s'adresser à M. de Ferlang, pour savoir ce qu'étoit devenue

Pauline. Il lui dit que le nom de famille de cette jeune personne étoit Mademoiselle de ; que son père , qui vivoit encore , possédoit dix-huit mille livres de rente , & que sa mère , qui , sous le nom de Madame Vindrek , l'avoit abandonnée depuis douze ou treize ans , étoit allée à Saint-Domingue , où elle avoit fait une fortune considérable , & où elle venoit de mourir , laissant à Pauline tous ses biens. En même temps , l'Etranger tira de sa poche une copie authentique du testament & des inventaires.

M. de Ferlang , confondu de cette aventure , n'osa rien répondre de certain. Vaulamon ne put que pleurer ; & l'Etranger se retira pour faire de nouvelles perquisitions à Paris ; perquisitions , hélas ! qui furent vaines. Pauline , l'infortunée Pauline n'étoit plus ; & elle avoit éprouvé qu'avec de la naissance , de la fortune , de la beauté , des talens , un grand amour pour la vertu , on peut être malheureuse , avilie , & même criminelle.

(Par M. C. D. L.)



Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure precedents

LE mot de la Charade est *Mariage*; celui de l'Enigme est *Langue*; celui du Logogriphe est *Cheminée*, où l'on trouve *Enée*, *Némée*, *Chien*, *Chine*, *Mine*, *Chemin*, *Mèche*, *Nice*.

CHARADE.

CHAQUE chose a son beau côté ;
 Mon premier rentre, il a de la faillie ;
 Et c'est un fait incontesté,
 Que du second mon tout n'est que partie.

(Par M. le Ch. de P***.)

ÉNIGME.

Nous infortunés sont pareilles !
 Tous deux sommes foulés aux pieds,
 Souvent dans la fange traînés,
 Quatre tirans encor nous serrent les oreilles.

(Par un Abonné.)

LOGOGRIPE.

Avec fracas je m'annonce souvent :
 Malgré l'éclat de ce ton imposant ,
 Chez moi , Lecteur , s'établit un Despote
 Qui me gouverne uii bâton à la main :
 Aigre je suis , le fait est très-certain ;
 De fausseté quelquefois l'on me note ;
 Mais ces défauts ne sont qu'accidentels ,
 Et plus souvent mes qualités brillantes
 Ont mérité des éloges réels .

Dans mes neuf pieds , les personnes savantes
 Appercevront cette beauté touchante
 Dont se noya l'Amant infortuné ;
 Puis , cette masse & lourde & fatigante
 Qu'un malheureux , aux Enfers condamné ,
 Roule toujours sans pouvoir la fixer :
 Plus loin , tu vois une vive lumière
 Que méconnoît le pauvre en sa chaumière ,
 Mais dont le faste a soin de s'éclairer ;
 Et ce mortel , si connu sur la Terre
 Par ses fureurs & par son amitié ;
 Le fer aigu qui , d'une bonne mère ,
 Perce le sein sans crainte ni pitié ;
 Enfin Lecteur , cette arme dangereuse
 Que dans l'arène un Combattant portoit ,
 Pour terrasser , d'une main vigoureuse ,
 Son fier rival si-tôt qu'il paroïssoit .

(Par M. C. de G... , Off. au Rég
 de Boulonnois.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de Sumatra, dans laquelle on traite du Gouvernement, du Commerce, des Arts, des Loix, des Coutumes & des Mœurs de ses Habitans; des productions naturelles de l'ancien état politique de cette Isle: par M. WILLIAM MARSDEN, de la Société Royale de Londres, ancien Secrétaire du Président & du Conseil du Fort Marlborough à Sumatra; traduite de l'Anglois sur la 2e. édition, par M. PARRAUD. 2 Vol. in 8°. avec des Cartes. Prix, 8 liv. br. 10 liv. rel. & 9 liv. br. francs de port par la Poste. A Paris, chez Buillon, Libr. Hôtel de Coëtlosquet, rue Haute-feuille.

L'ISLE de Sumatra paroît avoir été inconnue aux Anciens; leurs découvertes, ou plutôt leurs conjectures, n'alloient pas au delà de Ceylan, qui vraisemblablement étoit leur Taprobane. Quelques Savans ont cru ou voulu croire que Sumatra est le pays d'Ophir, où Salomon envoyoit ses

flottes, & en effet il y a dans l'Isle de Sumatra une montagne appelée *Ophir*; mais ce nom lui a été donné dans les derniers temps par les Européens. Une autre montagne près de Malaca porte le même nom. M. Marsden pense que Sumatra est la même Isle à laquelle les Voyageurs Arabes, qui, en 1173, pénétrèrent dans les Indes & à la Chine, ont donné le nom de Ramni, & que le Vénitien Marc Paul appelle la *Petite Java*. Ce sont les expéditions des Portugais dans les mers Orientales, qui ont fait connoître cette Isle au reste du Monde; ils en ont exactement indiqué la position. Ce nom de Sumatra est inconnu à ses Habitans, qui même ignorent que ce soit une Isle, & qui n'ont aucun nom général pour la distinguer. Sumatra est une des plus grandes Isles de la terre; mais son étendue est déterminée avec si peu d'exactitude, dit l'Auteur, que tous les efforts qu'on pourroit faire pour calculer sa superficie, ne pourroient garantir de l'erreur. Comme la Grande-Bretagne, elle est plus large à son extrémité méridionale, & se rétrécit par degrés à mesure qu'elle avance vers le nord; elle approche encore plus de la Grande-Bretagne par sa grandeur que par sa forme.

C'est la plus occidentale des Isles comprises sous le nom d'Isles de la Sonde dans l'Archipel oriental, qu'elle termine à l'occident. L'Equateur la coupe en deux par-

des à peu près égales. Une chaîne de montagnes la divise dans toute son étendue ; le sommet de ces montagnes, quoique très-élevées, n'est jamais couvert de neiges, comme l'est celui des montagnes de l'Amérique méridionale entre les Tropiques. Le mont Ophir, situé immédiatement sous l'Equateur, est de toutes ces montagnes celle qui s'apperoit de plus loin en mer, son sommet étant élevé de treize mille huit cent quarante-deux pieds au dessus de son niveau, hauteur qui n'est que les deux tiers de celle que les Astronomes François ont donnée à la plus élevée des Indes, mais qui excède un peu celle du Pic de Ténérife. Entre ces montagnes, sont de vastes plaines fort élevées au dessus des terres maritimes, & où l'air est froid : c'est la partie la plus agréable de l'Isle, la plus peuplée, la moins embarassée de ces bois qui couvrent en général d'une ombre éternelle les montagnes & les vallées de Sumatra : on y trouve de grands & magnifiques lacs ; mais leurs dimensions, leur position, leur direction, sont peu connues. L'Auteur décrit en détail les cascades, les rivières principales, tout ce qui concerne l'air, les trombes, le tonnerre, qu'il dit être si fréquent à Sumatra, qu'on y fait à peine attention, & pendant lequel cependant la terre est, dit-il, agitée presque au même point que dans un véritable tremblement de terre ;

il rend compte des moussons, des brises de terre & de mer, & il en recherche les causes; il s'étend aussi sur les qualités du sol, & sur les productions en tout genre. La Partie Morale n'est pas plus négligée que la Partie Physique. Religion, Gouvernement, Loix, Mœurs, Usages, Sciences, Arts, &c., tout est ici exposé avec soin par un témoin oculaire, par un homme qui a long temps résidé dans le pays, par un homme instruit, par un Observateur intelligent. Nous ne pouvons que parcourir ici quelques détails pris au hasard dans tous les genres physiques ou moraux indistinctement.

Les Sumatranais ont en Botanique des connoissances qui surprennent les Européens. En général ils sont instruits, dès leur plus bas âge, non seulement des noms, mais encore des propriétés de chaque arbrisseau & de chaque plante. L'Art de la Médecine consiste presque uniquement chez eux dans l'emploi des simples; ils en connoissent parfaitement les vertus. Chaque vieillard, homme & femme, est un Médecin; leur salaire dépend de leur succès.

Le règne animal fournit ici des observations curieuses, sur-tout dans le genre des reptiles. Les espèces de lézards sont en très-grand nombre, depuis le *cakay* qui a dix ou douze pouces de long, & qui fait un bruit singulier, jusqu'au plus petit lézard des maisons, dont j'ai vu quelques-uns,

ques-uns, dit l'Auteur, qui avoient à peine
 un demi-pouce de long. » Une chose re-
 » marquable concernant cet animal, & que
 » je n'ai lue dans aucun Auteur, c'est qu'au
 » plus léger coup, & quelquefois même
 » par la crainte seulement, il perd sa
 » queue, qui commence bientôt à croître
 » de nouveau. Cette partie peut être sépa-
 » rée à toutes les vertèbres par la plus
 » petite force, sans perte de sang, & sans
 » douleur apparente pour l'animal.....
 » Il n'y a, je crois, aucune classe d'êtres
 » vivans, dans laquelle les gradations soient
 » marquées avec plus de précision & de
 » régularité que dans celle-ci. Depuis le
 » petit lézard des maisons jusqu'au grand
 » aligator ou crocodile, on peut observer
 » une chaîne qui comprend un nombre
 » presque infini de chaînons, dont le plus
 » éloigné a la plus grande ressemblance avec
 » tous les autres, & paroît, à la première
 » vue, n'en différer que par la petitesse.

On trouve aussi à Sumatra le caméléon
 & le lézard volant. Le premier a environ
 un pied & demi, y compris la queue; il
 est vert avec des taches brunes. Quand on
 le voit en vie dans les bois, il est entière-
 ment vert; mais cette couleur, dit l'Au-
 teur, ne vient pas, comme quelques-uns
 l'ont supposé, de la réflexion des rayons
 solaires qui éclairent les arbres; quand il
 est pris, il devient ordinairement brun,
 peut-être, dit encore l'Auteur, par l'effet

de la crainte, comme on voit l'homme pâler dans le danger.

Le lézard volant a environ huit pouces de long. il ressemble beaucoup au caméléon ordinaire. Il ne vole pas fort loin, mais seulement d'un arbre à l'autre. Les Naturels le prennent avec des filets attachés aux arbres.

On trouve dans cette isle des serpens de toutes grandeurs. » Le plus gros que j'aie
 » vu, dit l'Auteur, n'avoit que douze
 » pieds; il fut tué dans un poulailler où il
 » dévoroit la volaille. Il est bien surprenant,
 » ajoute-t-il, mais il n'en est pas moins vrai,
 » que ce reptile avale des animaux trois
 » & quatre fois plus épais que lui, ayant
 » dans la gueule ou dans son gosier une
 » force compressive qui réduit sa proie à
 » un volume propre à y entrer. J'en ai vu
 » un petit qui avoit les jambes de derrière
 » d'une grenouille sortant hors de sa gueule,
 » lesquelles égaloient en grosseur les plus
 » petites parties du corps du serpent, dont
 » les plus grosses n'excédoient pas l'épaisseur
 » du petit doigt. J'ai de la peine à croire
 » ce qu'on rapporte du serpent de Ceylan
 » & de Java, qu'il avale des bêtes fau-
 » ves & des bisons; mais je n'ose prendre
 » sur moi de décider que cela soit faux.
 » Si un serpent de trois à quatre pouces
 » d'épaisseur peut avaler une volaille de
 » six à huit pouces, il est possible qu'un
 » serpent de trente pieds de long, d'une

» grosseur & d'une force proportionnées,
 » engloutisse des quadrupèdes, après leur
 » avoir brisé les os, comme on assure qu'ils
 » le font, en s'entortillant autour de leur
 » proie «.

M. Marsden croit qu'il y a dans l'Isle de Sumatra fort peu de serpens dont la morsure soit mortelle. » Il n'a jamais, dit-il, eu
 » de preuve authentique qu'une seule per-
 » sonne en ait éprouvé de mauvais effets,
 » quoiqu'ils soient en fort grand nombre,
 » & qu'on en trouve souvent dans les mai-
 » sons «. On peut dire qu'en général le serpent est un animal qui inspire plus d'effroi ou d'horreur, qu'il n'est réellement nuisible. L'imagination est fort exaltée sur son compte; il y en a beaucoup moins d'espèces dangereuses & véritablement venimeuses, que le peuple ne le croit, & il y en a peu dont il ne soit aisé de se garantir.

Les forêts de l'isle de Sumatra sont remplies d'éléphans; l'ivoire par conséquent y est très-abondante; on l'exporte à la Chine & en Europe. On n'apprivoise ces animaux dans aucune partie de l'isle, excepté à la Cour du Roi d'Achem, qui en garde quelques-uns par ostentation. Les autres, dans leur vie sauvage, ont un grand inconvénient pour les habitans de l'isle. Comme les éléphans vivent en société entre eux, & qu'ils traversent ordinairement le pays par grandes troupes, ils sont extrêmement

nuisibles aux plantations; ils détruisent jusqu'aux moindres traces de culture, en marchant simplement à travers les champs; d'ailleurs ils aiment beaucoup les productions des jardins; ils dévorent sur tout avec avidité la canne à sucre. Cette voracité leur est souvent fatale; les naturels du pays, connoissant leur goût pour ces végétaux, ont pris l'habitude d'empoisonner une partie de la plantation, en inférant du *bar-ranguan* dans des fentes qu'ils font aux cannes, ce qui fait périr les éléphants qui en mangent. L'éléphant d'ailleurs n'étant point carnivore de sa nature, n'est pas féroce, & n'attaque pas l'homme, à moins qu'on ne fasse feu sur lui, ou qu'on ne l'irrite de quelque autre manière.

Le rhinocéros est aussi fort commun dans les forêts de Sumatra; on regarde sa corne comme un antidote contre le poison. M. Marsden déclare qu'il ne se rend point garant des histoires qu'on rapporte sur l'antipathie mutuelle de ces deux énormes quadrupèdes (l'éléphant & le rhinocéros), & sur les combats terribles qu'ils se livrent entre eux.

Les plus cruels ennemis des Sumatrans, soit dans leurs voyages, soit même dans leurs habitations, ce sont les tigres. » Le nombre des personnes tuées annuellement par ces tyrans rapaces des bois, dit l'Auteur, est presque incroyable. J'ai vu des villages entiers ravagés par eux «.

On est étonné que les hommes, toujours

si follement empressés à se faire la guerre les uns aux autres, ne se réunissent pas, pour l'intérêt commun, contre ces ennemis naturels de l'espèce humaine, & n'en entreprennent pas la destruction; c'est que plus de passions, & des passions plus fortes les animent & les arment contre leurs semblables, que contre les animaux les plus mal-faisans. La crainte seroit le seul motif de guerre contre ceux-ci; au lieu que la haine, la vengeance, la jalousie, la cupidité, l'amour mal-entendu de la gloire, l'ambition sur-tout, l'ambition, la plus insatiable des passions, sont ce qui arme les hommes contre les hommes. Une autre espèce d'ennemis de la nature humaine, les préjugés, les empêchent encore quelquefois de se délivrer des sieux qui les tourmentent. M. Masden observe que par un de ces préjugés superstitieux, les Sumatranais, malgré les grandes récompenses que leur offre la Compagnie des Indes Angloise, se déterminent difficilement à mettre en usage les moyens qu'ils ont de détruire les tigres, jusqu'à ce qu'ils en aient reçu, dit l'Auteur, quelque injure particulière dans leur personne, ou dans celle de leurs proches. Alors les pièges dont ils se servent pour les prendre, sont en grand nombre, & très-ingénieux. L'Auteur en décrit plusieurs; mais nous ne pouvons le suivre dans ses détails.

Les tigres sont vraisemblablement leur principale nourriture des finges dont les

bois sont remplis. On prétend qu'ils les attirent à eux par une espèce de charme, semblable à celui qu'on suppose aux serpens pour attirer les oiseaux ou d'autres animaux.

» Je ne suis pas éloigné, dit l'Auteur, » d'ajouter foi à ce rapport, ayant moi-même observé que, lorsqu'un alligator ou crocodile étant dans une rivière, passe sous une branche d'arbre suspendue au dessus de l'eau, les singes, dans un état de désordre & de trouble extraordinaire, se précipitent en foule vers l'extrémité de la branche, & tout tremblans & grinçant des dents, s'approchent de plus en plus du monstre amphibie, qui a la gueule béante pour les dévorer à mesure qu'ils tombent ». On raconte aussi la même chose du serpent à sonnette, à l'égard des écureuils, dans quelques contrées de l'Amérique. Ce n'est pas seulement aux singes que les crocodiles sont funestes, ils font périr beaucoup d'habitans, lorsque ceux-ci se baignent dans la rivière, & l'on retrouve encore ici ces préjugés plus funestes que les flicaux mêmes, puisqu'ils empêchent de s'en délivrer; les habitans, regardant ces animaux comme sacrés, se croiroient des profanateurs, s'ils cherchoient à les détruire.

A la Botanique près, dont nous avons parlé, les Sumatranais n'ont que des connoissances très-bornées dans chaque Science. La Langue Malaise, originaire de la pres-